

Helen Marten

Le quotidien vu comme une œuvre d'art



© 2014 Juergen Teller

Rien ne doit être plus horripilant pour un artiste que d'être rangé sous une catégorie ou une école : une tentation à laquelle notre esprit échappe difficilement et qui nous fait rattacher l'artiste aux grands courants l'ayant précédé. L'artiste Helen Marten saura-t-elle y échapper ?

PAR YANN KERLAU

QUAND IL S'AGIT DE LA REPRÉSENTATION figurative de l'homme, la longiligne perception de Giacometti s'impose à nous et nous l'opposons mentalement à son contraire : un Henry Moore chaleureux et sensuel dont les formes abstraitement arrondies ont dominé la seconde moitié du xx^e siècle. Lorsque la verticalité reprend le pouvoir et s'empare de l'espace, notre esprit vagabonde du côté de Claes Oldenburg, de Bernar Venet ou de Richard Serra. Mais il arrive aussi que, comme Warhol en son temps ou Koons et Hirst plus récemment, le kitsch ou l'incongru s'invitent à la table des nouveautés.

Lauréate du prestigieux Turner Prize qui lui a été décerné le 5 décembre 2016 et récompensée par le Hepworth Prize de sculpture la même année, Helen Marten est devenue célèbre en un jour. Fuyant le tapage médiatique, teint pâle et cheveux courts, la blonde Helen met en scène, non pas l'exception, mais le quotidien. S'il fallait à tout prix l'inscrire dans un courant artistique, on pourrait faire d'elle la fille naturelle de Marcel Duchamp. Elle en a l'audace mais sans ce besoin de scandale dont le maître du *ready-made* s'était fait l'apôtre. Il ne s'agit pas pour elle que l'œuvre créée soit belle mais simplement qu'elle existe et nous parle. De quoi ? Des objets

qui nous entourent, des épaves peuplant nos rues ou nos chambres et dont la seule retranscription architecturale imprime sa marque à notre mode de vie.

Fille d'un biologiste et d'une chimiste, Helen Marten grandit à Macclesfield, une cité de 50000 âmes du comté de Cheshire qu'elle qualifie de "trou paumé de l'ère postindustrielle britannique". Après un intermède américain de trois ans en Pennsylvanie avec ses parents entre sa dixième et sa treizième année, la famille Marten revient à Macclesfield.

À trente et un ans, ses œuvres ont déjà été exposées à la Kunsthalle de Zurich, au Friedericianum de Kassel en Allemagne, à la Biennale de Venise en 2013 et 2015, dans les galeries Sadie Coles HQ de Londres en 2014 et Greene Naftali à New York début 2016, et à la Serpentine Sackler Gallery de Londres en septembre de la même année. Elles ne se limitent pas à une accumulation de métaux ou de matières mais privilégient une rêverie picturale où éléments naturels et formes se balancent et se côtoient. Au spectateur

tourmentée, pas plus qu'elle ne s'attarde sur les récompenses et les prix qui pleuvent sur elle. En pur produit de son époque, elle manie avec délice les outils nés au tournant du siècle précédent. Vidéos et ordinateurs y prospèrent comme de simples références, sans qu'elle se considère comme l'esclave d'un consumérisme mal digéré.

Tel un tonneau des Danaïdes, l'art est un fourre-tout qui lui livre ses secrets. Sans souci de plaire, elle y crée des alliances de matières et de sons qui se télescopent dans



© the artist, courtesy Sadie Coles HQ, London; Greene Naftali, New York; Koenig Galerie, Berlin; | 1293; Rome | photo: Annik Wetter

Elle choisit alors de poursuivre ses études à la prestigieuse Central Saint Martins School de Londres, puis à la Ruskin School of Design and Fine Art fondée en 1871 et dépendant de l'université d'Oxford. Un choix qui va comme un gant à cette Jean Seberg du ^{XXI}^e siècle.

En chemin, elle se passionne pour l'œuvre de l'architecte américain Robert Venturi, enseignant à Yale, Princeton et Harvard qui sera couronné par le Pritzker Prize en 1991. Après Venturi, le sculpteur Richard Wentworth, qui sera l'un de ses professeurs à la Ruskin School, la marquera par sa faculté à détourner les objets usuels de leur finalité première. Un onirisme urbain sans limites que cette passionnée de littérature teinte de poésie intemporelle.

de s'en accommoder: un banc sur lequel divers objets ou vêtements ont été oubliés, des traces de peinture sur un mur, un profil, une ombre portée, un fauteuil profond où quelqu'un a laissé son empreinte.

Pour Helen Marten, les choses ont un pouvoir d'énergie dormante qui ne demande qu'à s'éveiller. Entre ses doigts, elles se mêlent en quittant leur fonction habituelle sur fond d'ère digitale. Ici, Mozart rencontre un chat tigré en porte-à-faux sur le vide. Là, l'acier habille de singulières tables aux allures de coffres forts éventrés. Plus loin, un mégot géant jeté dans un bouquet d'orchidées, qu'importe! Sans redouter sa mise hors jeu par les tenants du sérieux à tout va, Helen Marten ne joue pas à l'artiste

l'imaginaire du public. Entre ciel et terre, des ellipses de Miró aux personnages de Chagall, Helen Marten sera-t-elle demain le chef d'orchestre d'une nouvelle vague d'artistes? Elle en a incontestablement le talent et, à en juger par le succès qu'elle rencontre, sa capacité créative enchante un public qui se reconnaît en elle.

Quelques années avant Helen Marten, deux artistes britanniques avaient été les heureux lauréats du Turner Prize: Damien Hirst et Anish Kapoor. Souhaitons-lui la même réussite.

En haut: À l'automne 2016, Helen Marten présentait à la Serpentine Sackler Gallery de Londres sa dernière installation intitulée *Drunk Brown House*.